

La fiancée d'Appenzell

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 16

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce fut Emile Javelle qui en donna l'idée, en 1874; l'architecte Carrard, de Lausanne, en dessina le plan, et la construction s'en fit, en août et septembre 1876, sous la direction de M. E. Dufour, architecte, à Lausanne, et de son ami, Alfred Hutchinson, à Vevey. M. E. Dufour a fait de ces travaux un récit très vivant qui a paru dans l'*Echo des Alpes* de 1906 et auquel nous empruntons ce qui suit :

ALFRÉD Hutchinson, garçon décidé, Ecosais (c'est tout dire) m'avise une demi-heure avant le départ du train; il court à son chantier de l'endiguement de la Veveyse et, sans autre, appelle son contremaître Antonio Demagdalena, son petit frère Pietro et leur enjoint de se préparer à partir. Les braves ouvriers prennent leurs vestes et nous suivent à la gare, ignorant — les pauvres — où leur patron va les conduire.

Au guichet on prend des billets pour Martigny, où, à peine arrivés, un char nous conduit à Orsières. Il nous faut des porteurs, des mulets, de la paille, des vivres et le reste. Le président de la commune, M. Fidèle Joris, amène tout le village et fait de son mieux pour nous satisfaire. Comme porteur qualifié pour le transport journalier des vivres, il nous présente un hercule âgé de 21 ans, qu'il nomme le plus fort baudet de la commune! Va pour le plus fort baudet, et Emmanuel Lovay est engagé sur le champ avec une solde de 6 francs par jour.

Nous engageons encore à titre de maçon, un nommé Berlenda, puis deux manœuvres, ce qui porte à six, y compris Lovay, le nombre des hommes pour commencer le travail.

Avant le départ d'Orsières, où nous devons coucher, le porteur me fit venir dans la grange où il allait dormir et me dit: « Apesez, monsieur! » ce qui voulait dire: « Jugez de la charge. » Certes, c'en était une, et une forte; aussi bien, à peine mon homme endormi, je m'empressai de lui en enlever un bon tiers. Jugez plutôt: un cric, 2 marmites, 1 hache, 3 ou 4 kilos de pain, macaronis, farine de maïs, chocolat, etc., etc., cela pesait exactement 72 kilos. Sitôt debout, je me rendis à la grange: Lovay était déjà parti et avait déjà rechargé sur sa hotte tout ce dont j'avais cru devoir l'alléger. Tant pis pour lui!

Nous partons tous alors en file indienne; car, outre le personnel déjà nommé, nous avions une bande d'habitants de la contrée, vieux et jeunes, hommes, femmes et enfants de tout âge qui, tout heureux de gagner quelque chose, s'empressaient autour de nous pour porter, qui des vivres, qui de la paille ou des planches pour la construction. Nous prenons des mulets pour les grosses charges, mais l'on nous avait promis plus de beurre que de pain, comme l'on dit, car, au lieu de monter jusqu'aux rochers de Dasiez, ils étaient à peine au haut de la combe d'Orny, qu'un bloc de rocher insignifiant les empêchait soi-disant d'aller plus loin. L'expérience était faite et, devant ce mauvais vouloir, je congédiai séance tenante les muletiers et leurs bêtes; c'est donc à dos d'homme que les transports seront effectués désormais.

Nous arrivâmes à pied d'œuvre par un temps superbe, les premiers porteurs avec la paille, les vivres et enfin une tente. D'autres porteurs déposèrent les planches qui allaient nous être d'un grand secours pour établir un toit provisoire sur l'ancienne chapelle.

Notre premier soin fut de planter la tente, que nous avions voulu louer à l'arsenal de Morges, mais que son directeur voulut bien nous confier à titre gracieux. C'était une tente pour cinq personnes, et vous jugez que la place était largement suffisante pour y loger mon ami Hutchinson, moi-même et notre vaillante chienne Bellone, une superbe bête de la race de Terre-Neuve. Nous y plaçâmes en outre nos objets les plus précieux: cartes, plans, album de dessin, livres et même un fusil de cadet (Wetterli), une

arme de rien du tout, direz-vous, mais qui tire tout de même sa marmotte à 150 mètres. Il a encore un autre avantage, c'est d'avoir un effet moral; car, seul avec ces ouvriers italiens à 2700 mètres, je jugeai que la présence d'un canon bronzé pouvait leur en imposer. Puisque je parle d'Italiens, je dois ajouter que mon Berlenda — le Napolitain — ne peut s'habituer au climat et que je le remplaçai très avantageusement par un maçon de Prassony, petit village au-dessus d'Orsières. Il s'appelait Ambroise Pelluchoux et avait un caractère jovial et gai, chantant sans cesse et stimulant ainsi mes Italiens, passablement dépayés.

Une fois la tente bien fixée, nous nous occupâmes de réparer l'oratoire qui allait servir de cuisine et de dortoir. J'avais obtenu de M. le curé d'Orsières l'autorisation de l'utiliser, à la condition, bien entendu, que tous les saints en bois sculptés et autres images religieuses seraient absolument respectés.

Le petit Pietro fit la cuisine, apprêtant au mieux pour nous les macaronis, et la farine de maïs pour la polenta de ses compatriotes. Quant à la viande, les conserves ne suffisant pas, nous achetâmes à Orsières un beau mouton, qui vint sur ses pattes jusqu'à Orny, où il fut tué. Le propriétaire repartit avec la peau et le montant de la valeur de sa bête, 20 francs. Nous plaçâmes la viande dans un sac pour l'abriter des mouches, et le tout fut descendu dans une crevasse du glacier d'Orny, afin d'avoir de la viande fraîche chaque jour. Je dois dire qu'il y avait environ 300 mètres jusqu'au glacier, et Pietro trouvant la course un peu longue, nous déposâmes le deuxième mouton plus près du campement, dans un névé voisin. Pour continuer cette importante question du ravitaillement, je vous rappelle que le brave Lovay va et vient, apportant au camp le nécessaire à notre entretien.

Un jour, il lui arriva le petit incident que voici :

Comme je descendais à Martigny pour des achats de fournitures, ferrailles, lanternes et quincaillerie diverses, je trouve au Plan de l'Arche mon porteur tout en larmes. Le pauvre, qui portait un tonneau de 45 litres sur sa tête, sans même avoir des sangles, avait heurté un caillou et brisé son fût! Il gémissait, disant entre ses sanglots: « Je vas plus à Orny! » Je le consolai de mon mieux, le priant de redescendre, se reposer et ne plus penser à son malheur, ajoutant qu'un autre tonneau viendrait de Vevey et qu'il en boirait la première bouteille.

Et pendant que je pense aux mésaventures de cet homme si simple, mais si dévoué, je dirai que ses camarades de travail lui faisaient parfois quelque farce. Un jour, entre autres, on lui met des clous dans son pain de seigle, au risque de lui briser la mâchoire; une autre fois, le voyant arriver d'Orsières mourant de fatigue et de soif, on lui présente pour du vin une bouteille d'eau claire, que mon brave avale d'un coup, croyant boire du Désaley. Enfin, c'était un simple.

(A suivre)

E. DUFOUR.

L'apéritif! — M. ... dont l'avarice est proverbiale, a la manie cependant d'avoir du monde à sa table. Tout incroyable que cela paraisse, cela est.

Naturellement, les convives de cette maison hospitalière ne souffrent jamais d'indigestion.

L'autre jour, alors que l'un d'eux prenait congé, après le quart d'heure de politesse :

— Eh bien, mon cher, lui fait l'amphitryon, j'espère que vous voudrez bien revenir dîner chez nous?

— Mais tout de suite, cher monsieur, tout de suite.

Peinture et musique. — Un peintre reçoit un jour dans son atelier un compositeur illustre, de ses amis.

Tout en bavardant, le peintre esquisse un croquis: une négresse en son primitif costume.

— Ah! mon cher, ce dessin peut devenir un souvenir précieux, fait le musicien.

— Veux-tu que vraiment il en soit ainsi? ajoute le peintre. Ecris au-dessous quelque chose, n'importe quoi, mais qui ait trait à ton art, à la musique.

Le musicien prit la plume et écrivit :

« Une blanche vaut deux noires ».

LA FIANCÉE D'APPENZELL

Mélodie suisse.

Un de nos fidèles lecteurs veut bien nous adresser les lignes suivantes :

« Le couple des *neufs* mariés allemands, à la Revue du Kursaal, chante ses couplets sur l'air de la Fiancée d'Appenzell. Cette production, délicieusement accompagnée par l'orchestre, est accueillie chaque soir par des applaudissements et des bis répétés. La mélodie est très populaire, elle court nos rues depuis que la Revue l'a remise en vogue; mais le texte même de la Fiancée d'Appenzell est moins connu; il est cependant plein de fraîcheur et de poésie. Nous croyons bien faire de la donner ici, pour les amateurs des vieilles choses et des vieilles chansons. »

Enfin mon cœur d'ivresse
Va palpiter sans cesse!
L'objet de ma tendresse
M'assure de sa foi.
C'est bien le moins volage
Des bergers du village;
Il m'aime sans partage
Et n'aimera que moi!

Venez, ô mes compagnes!
Venez, voici mon plus beau jour,
Venez sur nos montagnes,
Venez chanter l'amour.

*

Demain ma tendre mère,
En quittant sa chaumière,
M'offrira la première
Mille cadeaux charmants!
Demain, dans la prairie,
Pour moi toute fleurie,
Bachelette jolie
Enviera mes rubans
Venez, ô mes compagnes, etc.

*

Adieu, riant bocage,
Discret et frais ombrage,
Où, sous le vert feuillage,
J'allais rêver le soir!
Adieu, fleurs et verdure
Ruisseaux au doux murmure,
Adieu, belle nature,
Je reviendrai vous voir!
Venez, etc.

Le baromètre

C'est un ménage très moderne. Le mari est souvent d'humeur irascible et sa femme ne sait par quel bout le prendre. Aussi a-t-elle installé dans l'antichambre un vieux baromètre. Dès que le père rentre, la fille, leur unique enfant, se précipite :

— Bonjour, papa.

— Bonjour...

Le ton est tout. Il y a tellement de façons de dire bonjour!

Bonjour rogue.

Bonjour attendri.

Bonjour sec.

Bonjour ému.

Selon le ton, la jeune fille s'approche du baromètre et place l'aiguille à: *Tempête... Beau fixe... Beau ou bien Variable...*